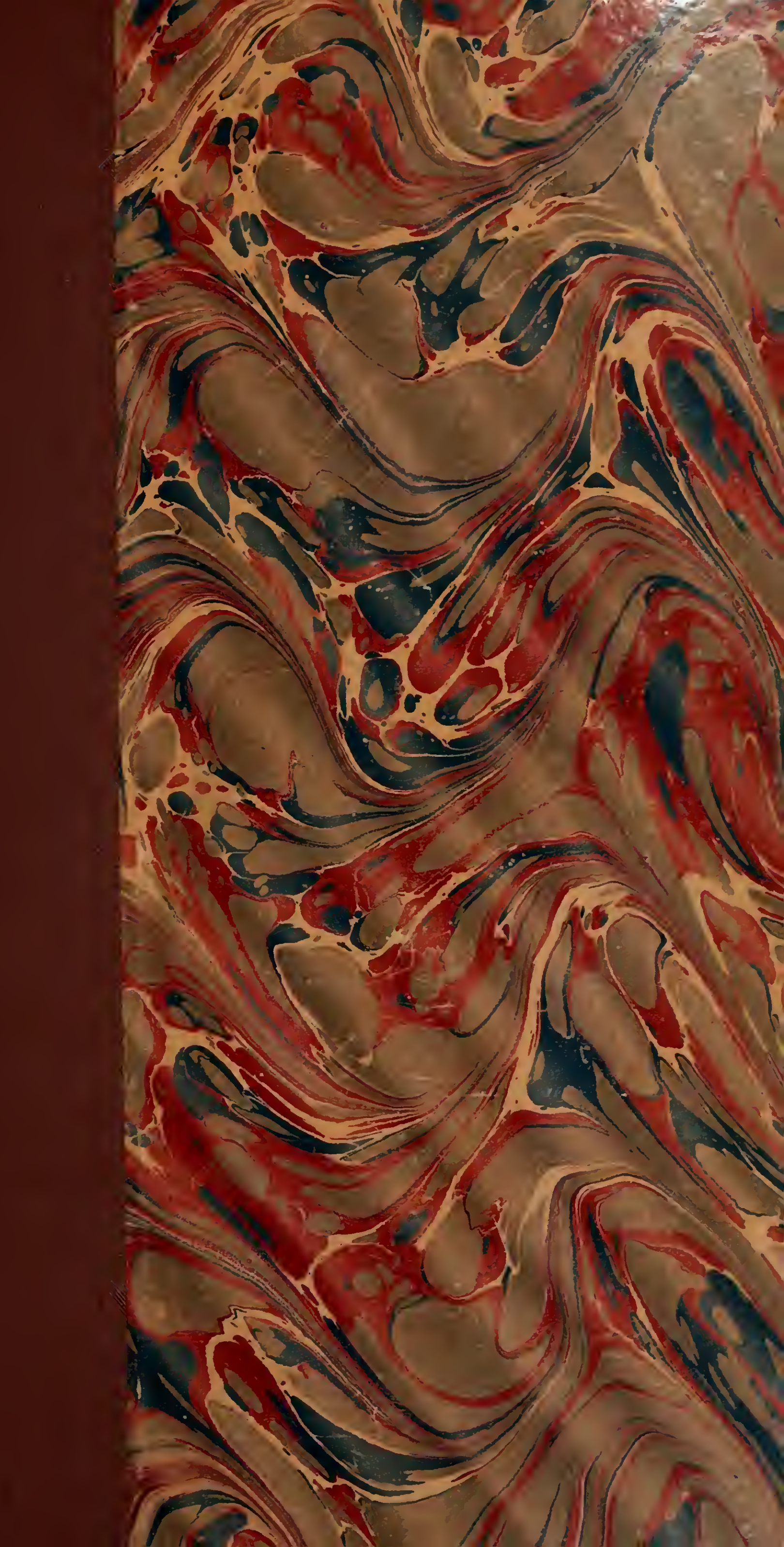
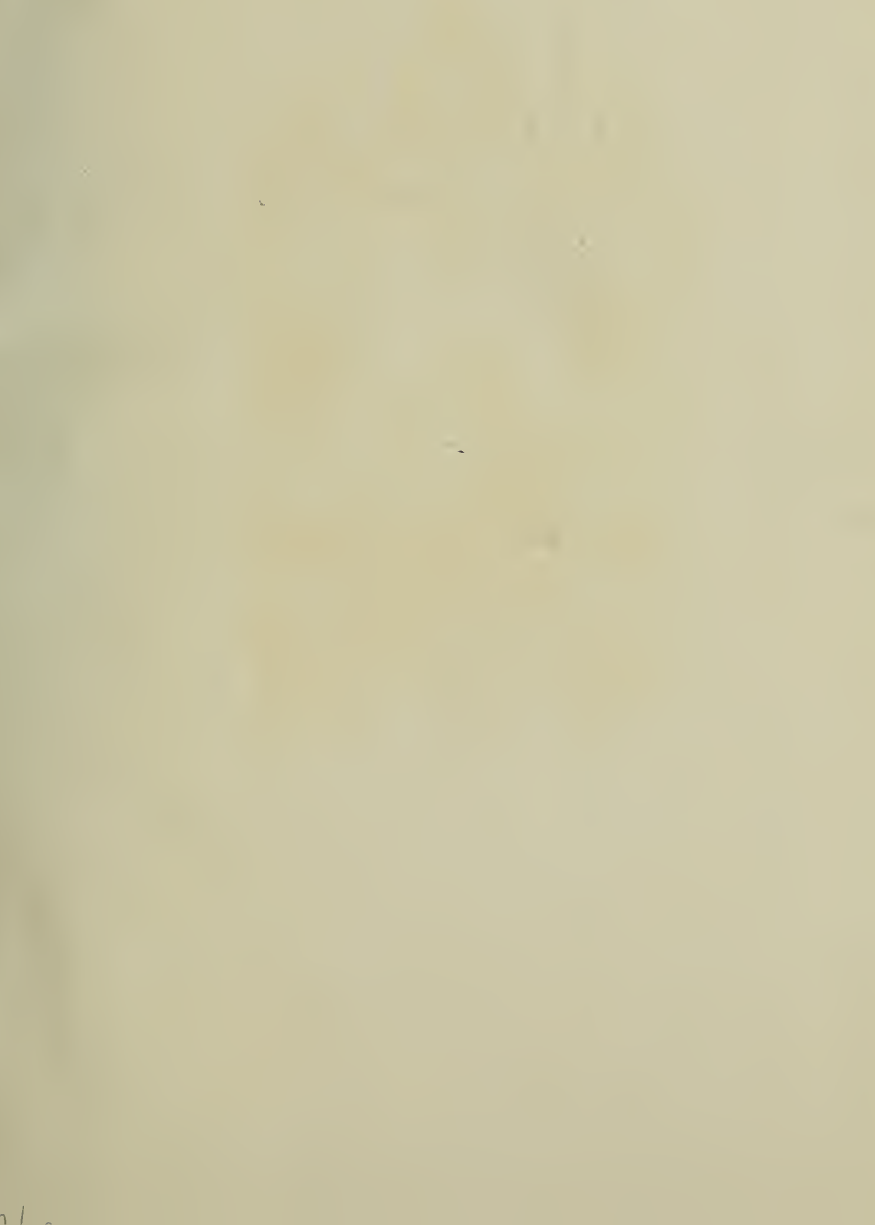



LIBER
VITÆ
AUXILIUM
Ex Libris
Joseph
Dumas
Henry-André



VERS

PAR

EMMANUEL ARAGO.

PARIS.
Paulin, Libraire-Editeur, place de la Bourse.
1832.

VERS

PAR

EMMANUEL ARAGO.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

VERS

PAR

EMMANUEL ARAGO.

PARIS.

Paulin, Libraire-Éditeur, place de la Bourse.

1832.

MÉPHISTOPHÉLÈS.



Méphistophélès.

Un pâtre dit: « Partez. — Le ciel s'est bien noirci, »
Dit un autre en passant, « ne restez pas ici.
Voyez des bandes d'hirondelles
Loin du clocher s'enfuir à tire d'ailes

Pour s'abattre dans les sillons;
Et là, vautours, hibous, voler en tourbillons...
Partez. » Un vieux, assis sur des brins de verveine,
Me dit: « Restez, monsieur, c'est une crainte vaine.
— Oui, brave homme. — Je suis un pauvre mendiant;
Et vous, êtes-vous bon? J'arrive, en suppliant,
Vous prier de venir à ma pauvre chaumière;
Venez rendre la vie à mon fils, à sa mère. »
Et le vieillard gémit; ses larmes, je les crois...
Au détour du chemin, devant une humble croix,
Pour lui je dis une prière.
— « Ceci, c'est mon enclos. » Jésus! un cimetière!
— « Et cela ma maison. » Jésus! il me fait voir
Le funeste clocher, le clocher haut et noir!
Ce n'est plus ce vieillard chétif et débonnaire
Qui, tremblant, se soutient d'un bras octogénaire;
Il se redresse alors, robuste et souriant:
« Portez, portez secours au pauvre mendiant, »

Dit-il, en avançant une main sèche et jaune.
(Je ne fus pas tenté de lui faire l'aumône.)
—Votre fils?—Est guéri.—Je pars.—Non; pas ce soir.
—Mais pourquoi?—Non; demain. Tenez, il fait trop noir,
Vous partirez demain.» J'ai froid, chaud, je frissonne;
On rit, et je ne vois personne
Autre que le vieillard qui, debout, l'air pensif,
Est placé devant moi, raide et droit comme un if.

Qu'a-t-il? Seigneur puissant! Des vipères sifflantes
Surgissent de son front, des vipères sanglantes
Pressent ses mains; ses mains ont de grands ongles noirs
Comme le chat-huant des ténébreux manoirs;
Son pied fauve est fourchu; l'écume de sa bouche
Jaillit, blanche; ses dents grincent, et son œil louche.
Il saute, il danse, il tourne, il s'élance en criant,
Et de sa longue queue il se fouette le flanc!

« Monstre ! qui donc es-tu ? fils du diable, fantôme
Échappé de l'enfer, larve informe, affreux gnôme,
Exécrable démon, Belzébuth ou Félès,
Qui donc est devant moi ? — C'est Méphistophélès ! »
Et le rire lui part, un rire inextinguible
Dont je frémis; sa voix caverneuse, terrible,
Et sur ma tête et sous mes pas
Tonne en bruyans éclats.

Il me prend par les reins, me soulève, m'emporte
Avec ses doigts de fer,
Il me brandit dans l'air
Vers le temple, et m'y lance au travers de la porte.

D'une faible lueur quelques pâles lambeaux,
Déchirés par le plomb des gothiques vitraux,

Dessinent sur le mur des ombres fantastiques,
Oui, des ombres de mort dont la terne clarté
Rampant lugubrement montre... l'obscurité,
Aux froides basiliques.

La nef est vide; tout est tranquille. Un instant,
J'ai cru voir... je le vois, là bas, un point brillant.
Mais non... Si, je le vois. La flamme presque éteinte
Qui s'obscurcit, s'allume, et disparaît et luit
Comme un astre du ciel scintillant dans la nuit,
Semble pâlir de crainte.

Un cri frappe la voûte et ce cri, j'en ai peur:
Je reconnais le timbre. Abîmé de stupeur,
Je regarde, je vois le point changer de place,
Le point brillant, il monte, il monte, trace un rond,

Disparaît, reparaît : l'eau coule de mon front
Aussi froide que glace.

Une torche à la main, grand, s'avance à grands pas
Un squelette effroyable. « Oh ! ne m'approche pas,
Despote de l'Enfer ; arrête, je t'en prie ;
Arrête, bon géant, je t'aimerai beaucoup. »
Cependant le géant arrive et d'un seul coup
M'étend presque sans vie !

Car de son bras noueux il m'a frappé bien fort !
Ah ! je suis tout rompu, je souffre ; avec effort
Je soulève la tête, et je vois le fantôme,
De sa torche embrasée éclairant le saint lieu,
Marcher et renverser les images de Dieu ;
Son front touche le dôme.

Sa bouche à lui, c'est comme un cratère brûlant,
D'où mille dards de feu s'échappent en hurlant;
J'entends craquer ses os; la couleuvre vermeille
L'entortille de nœuds, des serpens longs et verts
Forment sa chevelure, et deux crânes ouverts
Ses deux pendans d'oreille.

. . . .

. . . .

. . . .

En noirs escadrons
L'enfer se rassemble,
Goules et démons
Dansent tous ensemble

2

Autour de l'autel :
Un diable en soutane,
A l'aspect cruel,
A la voix profane,
Chante *alleluia* ;
Le vent tourbillonne,
La cloche bourdonne,
Et moi, je suis là!
L'horrible aspiole
Parcourt la coupole,
Et vole en chantant
Ce refrain sanglant :
« Que tout vivant pleure!
Qu'il gémisse et meure!... »

Le toit ardoisé
S'écroule, brisé ;

La grêle sorcière
Me frappe le flanc
D'un fouet de bruyère
Dégouttant de sang;
Elle me fait boire
Dans le saint-ciboire
Une âpre liqueur
Qui brûle le cœur.

Comme une furie
Satan saute en l'air,
Et puis il s'écrie :
« Fidèles d'enfer,
Allez! je vous somme
De baptiser l'homme! »

Je tremble d'effroi.
Un hideux vampire,
Éclatant de rire,
S'approche de moi;
De sa main qui grille
Il me déshabille,
Et quand je suis nu,
Tout prêt pour la fête,
Me plonge la tête
Dans du fer fondu.

Mais l'ombre s'efface,
Et tout disparaît;
Lucifer fait place
Au jour qui renaît;
On entend à peine
Les échos des monts

Redire à la plaine
Les chants des démons...
On ouvre une porte,
Et je vois briller ! ! !...
C'est Jean qui m'apporte
De quoi m'habiller.



Le Bal de l'Opéra

AU PROFIT DES PAUVRES.

Le Bal de l'Opéra au profit des pauvres.

Jamais vous ne verrez une fête plus belle.
Fleurs, aigrettes, turbans, parures de dentelle,
Rubis, saphirs! C'était comme une illusion,
Un rêve où tout se heurte avec confusion!

Les femmes garnissaient de triples rangs de loges;
Et chacune, étalant un pompeux attirail
De plumes, de bijoux, coquettait des éloges
    Au roulis de son éventail.

Cent instrumens divers : l'orchestre était superbe;
Ses accords éclatans, harmonieuse gerbe,
Montaient frapper la voûte et s'épanouissaient
De là sur les nombreux danseurs qu'ils saisissaient.
Ils faisaient palpiter tous les cœurs de la foule,
La tenaient en extase et muette un instant,
La foule si rieuse et frivole qui roule,
    Va, revient, repart en sautant.

Mais la foule bientôt s'élançait en quadrilles.
Alors il fallait voir bondir les jeunes filles,

Pinçant du bout du doigt leurs robes de satin,
Et se disant tout bas : jusqu'à demain matin !
Entendre, au son joyeux des flûtes et des harpes,
S'échapper des soupirs de visages brûlans,
Les ceintures craquer, gazouiller les écharpes
Qui voltigeaient sur des cols blancs.

Alors il fallait voir la walse aérienne
Qui semblait s'écrier : Que rien ne me retienne !
De vigoureux walseurs emportant, eux lassés,
Des walseuses jamais ne leur disant : Assez !
Il fallait voir aussi cette walse intrépide
S'arrêter tout à coup, walseuses et walseurs,
Et puis former la haie, au passage rapide
D'un groupe ardent de galopeurs.

. . . .

. . . .

Moi qui n'appartiens pas à ce monde folâtre,
Je restais dans un coin, stupide comme un plâtre;
Moi qui n'ai pas appris à walser, à danser,
J'étais triste, et pourtant je me pris à penser,
Poëte, regardant la folle contredanse,
Ces gens à qui l'on tend une main, la saisir,
La presser, s'éloigner, accourir en cadence.....
Que peut-être c'est un plaisir.

De la salle au foyer et d'un coin dans un autre,
Ma poésie au cœur, j'allais, comme un apôtre
Qui, l'évangile au cœur, traverserait l'enfer
Et ne comprendrait rien aux ris de Lucifer;

Je ne comprenais rien aux figures si plates
De ces beaux parfumés qui, mesurant leurs pas,
Semblaient me mépriser du haut de leurs cravates...
Car tout cela ne pensait pas.

Un mien ami me frappa sur l'épaule.
« Dans ce cloaque à quoi bon séjourner? »
Me dit-il. « Viens au pôle:
Nous verrons la terre tourner.

» Pour admirer la belle andalouse Séville,
Je ne m'amusai pas à vaguer par la ville,
A me promener à l'entour;
Non: j'allai me placer au sommet d'une tour.
Viens! » Nous montâmes jusqu'au cintre...
Oh! que n'ai-je été peintre!

Que n'ai-je eu devant moi des couleurs, des pinceaux,
Ce soir-là! j'aurais fait d'admirables tableaux.

Peintres, vous en auriez crevé toutes vos toiles!
Ecoutez bien ceci : Des millions d'étoiles
Reluisaient sous mes pieds et mes yeux flamboyaient
Des feux éblouissans qu'elles me renvoyaient.
Je me crus Dieu, passant les mondes en revue;
Mais, petit, je rentrai bientôt dans mon néant
A l'aspect de ce bal énorme dont la vue
Me tint là trois heures béant.

C'était un gouffre creux où l'on entendait l'onde
Bruire et se briser dans l'abîme sans fond;
C'était une fournaise ardente et furibonde,
Où le fer le plus dur se tortille et se fond;

C'était la mer, la mer rougeâtre, transparente,
Où les hommes, vêtus de cent mille façons,
Les femmes, tous enfin..... grande cohue errante,
Frétillaient comme des poissons.

C'étaient les saturnales,
C'étaient les bacchanales
Trépignant au hasard!
Appuyé sur une colonne,
Je me croyais, à Babylone,
Un convive de Balthazar.
Je voyais une salle immense
Qu'un regard ne peut embrasser;
J'entendais un chant qui commence
Et finit pour recommencer;
Je voyais pétiller la flamme
Eclairant ce terrible jeu,

Et je regrettais, dans mon âme,
La main de feu!

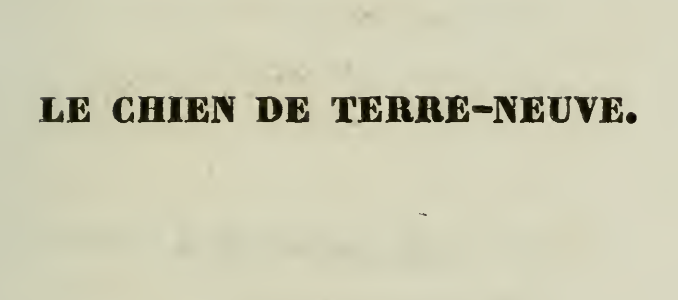
Ah! la foule se tourne, avide,
Du côté d'une loge vide...
Mais dans les regards pas d'effroi;
On fait silence,
Un cri s'élance :
Vive le roi!

La voilà, la voilà, cette main enflammée;
Regardez au plafond, regardez, insensés!
Lisez ces mots écrits en noir par la fumée :
« Vivent ceux pour qui vous dansez. »

Les pauvres! J'entendis leur haillonneuse bande,
Têtes, bras et pieds nus, danser la sarabande,
Tourner dans la ronde sans fin,
Et, rouge aux lampions placés sur les corniches,
Râler la faim
Au profit des riches!

Les riches étaient sourds à ces cris: « Ah! du pain!
Du pain! » Ils consommaient l'horrible sacrifice,
Gorgés de tout, buvant du punch au bénéfice
Des malheureux râlant la faim!





LE CHIEN DE TERRE-NEUVE.

Le chien de Terre-Neuve.

Mon père ne veut pas que j'épouse Julie.
Elle est si bonne et si jolie
Que j'en ai la mort dans le cœur!

J'ai beau lui répéter, chaque jour, tout en flamme,
Que Julie est la seule femme
De qui j'attende du bonheur ;

Il ne veut pas me croire et dit d'un ton sévère :
« Écoute les conseils d'un père,
Mon cher fils, ne l'épouse pas. »

Ne jamais caresser ses cheveux noirs d'ébène,
Ne jamais boire son haleine,
Ah! cent fois mieux vaut le trépas!

N'aller jamais cueillir sur sa bouche timide
Un baiser, dans son œil humide
Un long regard qui fait du bien!

Voir un autre que moi presser sa main charmante,
Ne pas sentir son cœur d'amante
Battre d'aise contre le mien!

Voir un autre que moi l'étreindre avec folie,
L'entendre dire : « Ma Julie,
Bientôt je te posséderai. »

Je ne le pourrai pas, j'en jure, et si mon père
Repousse encore ma prière,
Eh bien! alors je me tuerai!

A quoi sert de nourrir une plaie éternelle?
Je me tuerai! Vivre sans elle,
Le supplice serait trop fort!

Je me tuerai! j'irai du Pont-Neuf dans la Seine!...
Si par hasard quelqu'un promène
Un chien de Terre-Neuve au bord.

❀

ALICE ET CLARA.

Alice et Clara.

Tu m'as trompé long-temps avec ta mauvaise âme,
Tes paroles de miel, tes baisers, ton beau corps.....
Seulement un beau corps, c'est peu pour une femme!
Elle m'abandonna, moi dont les bras sont forts,

Et prit un vieux, laid, sale, à la marche traînante.
Brémont, hochant la tête en s'en allant la voir,
Semble faire la cour à la terre, l'amante
Qui chez elle bientôt devra le recevoir...
Spectre imbécile et blême, à grand'peine capable
De remorquer ses ans. Pour lui paraître aimable,
Qu'avait-il donc enfin, ce monstre? Il renfermait
Dans son coffre de fer de l'or qu'elle estimait
Plus que mon cœur... J'en eus aussi de l'or; l'ingrate
Le sait bien! Son manteau de velours écarlate,
Ses bagues de saphirs, de rubis scintillans,
Ses bracelets d'opale et ses colliers brillans,
Qui les paya? —Mon or. — Et ses pendans d'oreille,
Ses vases de porphyre et sa riche corbeille,
Qui les paya? — Mon or. Mon or a tout payé.
Maintenant je suis pauvre, elle a tout oublié,
Les regards amoureux de sa noire prunelle,
Nos sermens répétés de constance éternelle,

Et nos embrassemens chauds qui duraient des jours,
Elle ne sait plus rien... rien! Dans ce lieu-là même
Où nous avons juré de nous aimer toujours,
Elle embrasse un cadavre en lui disant : Je t'aime!
Non, tu ne l'aimes pas, tu ne peux pas l'aimer:
C'est un squelette affreux, recouvert de peau jaune,
Les membres tout raidis, près de se consumer;
Il n'est bon qu'à mourir! J'en sais qui, pour un trône,
Ne voudraient pas toucher du petit bout du doigt
Le front décoloré de ce cadavre froid :
Et pour quelques cent francs, Alice se délecte
Dans ses baisers de vieux; de son haleine infecte,
Avide, elle s'enivre, et parle de bonheur;
Et puis elle est fidèle et déteste le vice!
Ce qu'elle a de plus cher au monde, c'est l'honneur!
Hier je marchais triste et tête basse; Alice
Vient à passer, superbe et parée à mes yeux,
Avec sa mante rouge... Alice... ma maîtresse!...

Avec ses diamans qui reflètent les cieux :
Je m'oublie un instant et je vais, dans l'ivresse
Que m'avaient mise au cœur d'aussi brillans éclats,
Lui dire qu'elle est belle et que c'est une fête
De la voir. Dédaigneuse et détournant la tête,
Elle répond : « Monsieur, je ne vous connais pas. »
Je te connais bien, moi! Ta bouche ne désire
Qu'un lingot à ronger; avec ton bras si blanc,
Quand tu presses un homme, exécrable vampire,
C'est pour mordre sa veine et lui boire le sang!
Et tu te prends à rire en voyant la misère
De cet homme mourant qui t'implore; Ah! vipère,
Tu rampais à mes pieds, venimeuse : ai-je pu
Ne pas t'écraser? Dis : comment n'as-tu pas cru,
Lorsque, brûlant d'amour et le corps tout en flamme,
Je pressais contre moi ce beau semblant de femme,
Comment n'as-tu pas cru baiser des lèvres d'or,
Presser un corps d'argent, embrasser un trésor?

Et lorsque tes deux mains passaient avec tendresse
Sur mon cou, caressant non lui, mais ma richesse,
Comment n'ai-je pas cru sentir les doigts crochus
D'un vieux ladre qui palpe et palpe des écus?
Mais laissons-la! mon sang bouillonne dans mes veines.
Laissons-la, ver rongeur, achever son vieillard,
Lui dire en souriant que ses terreurs sont vaines,
Qu'il doit vivre; le dire, et fourrer le poignard!
C'est trop hideux! Parlons, parlons plutôt de celle
Qui n'aima que moi seul, celle qui m'adora
Pour moi-même... Elle était et si bonne et si belle!
Si belle! Ah! parlons-en, parlons de ma Clara.

Elle est morte bien jeune, et son âme envolée
Vers le divin séjour,
Ne laissa sur la terre à mon âme isolée

Qu'une froide dépouille, un triste mausolée
Où je vais rêver chaque jour.

Ah! si vous aviez vu ma Clara, ma brûlante,
En son joli boudoir,
Lorsque, les yeux fixés sur l'aiguille trop lente,
Elle était là, pensive et triste, dans l'attente
De l'heure où je venais le soir!

Elle allait au balcon et perdait pa tience,
En maudissant la nuit;
Puis elle revenait, le cœur plein d'espérance,
Pour retourner s'asseoir et puis faisait silence,
Attentive au plus petit bruit;

Et si le bruit passait, elle fondait en larmes
Comme un enfant: « Ainsi,
Sa Clara tant aimée a perdu tous ses charmes.....
Le cruel! il s'amuse à m'abreuver d'alarmes;
Il me hait! je le hais aussi! »

Clara, l'œil humide de joie,
Lorsque son amant arrivait,
Sur son léger coussin de soie
Bien lestement se soulevait,
Et, d'une voix mélodieuse,
Elle disait : « Je suis heureuse. »
(Le bonheur était dans sa voix.)
« Je suis heureuse, je te vois. »

Qu'elle était belle, demi-nue,

6

Sur le bleu d'un sofa d'azur,
Blanche et rose comme la nue
Se balançant sous un ciel pur!
A présent je crois voir encore
Et son œil noir qui me dévore
Et son tout petit pied mutin,
La fraîche couleur de sa joue,
Le doigt effilé qui dénoue
Un joli fichu de satin,
Un corset dont la fine toile
Semble triste de me céder
Le beau sein blanc qu'elle dévoile
Et qu'enfin je vais posséder.
Quelque temps craintive et timide,
Lorsque brûlé d'amour, avide,
Je la serrais contre mon cœur,
Clara repoussait mon ardeur;
Mais bientôt, oubliant ses craintes,

Elle cédait à mes étreintes,
Ses mains aux gracieux contours
Semblaient vouloir river la chaîne
Qui devait nous unir toujours...
Alors je buvais son haleine,
Je nageais dans la volupté,
Et j'obéissais, transporté,
A ses yeux dont l'ardente flamme,
Quand ses lèvres le disaient bas,
Me criaient : « Serre-moi, mon âme,
Serre-moi plus fort dans tes bras!

. . . .
. . . .
. . . .

L'amour est une chose étrange,

Bon dieu! Clara, c'était un ange
Dont chacun pleure le trépas...
Un ange! et je ne l'aimais pas!
Tandis que l'autre, Alice, une femme... Anathème!
C'est une femme horrible!... et c'est elle que j'aime!



Bonaparte.

Bonaparte.

Depuis quarante jours cinq rois étaient penchés,
Pâles, sur une carte,
Comme cinq grands vautours sur leur proie attachés,
Murmurant à voix basse un seul mot : Bonaparte.

Ils se montraient du doigt avec un rire amer,
Des points au milieu de la mer,
Ils cherchaient sans reprendre haleine
Et soudain, triomphans, nommèrent Sainte-Hélène.

C'est là qu'ils l'ont jeté. Salut, astre de nuit,
Salut, tombe de l'homme,
De cet homme qui, mort, fait lui seul plus de bruit
Que nous tous les vivans, de celui que l'on nomme
Lui, celui dont le souffle ébranlait l'univers;
Au souvenir de tes revers,
Ombre, ne maudis pas la France,
Va, de tes assassins elle a tiré vengeance!

A la fin de juillet, quand Paris était beau
Broyant une couronne,

J'aurais voulu te voir sortir de ce tombeau,
Venir te replacer sur ta haute colonne,
Près de tes quatre aiglons et puis, croisant les bras,
Reconnaître tes vieux soldats,
Demi-nus, le front noir de poudre,
Braves comme autrefois aux éclats de la foudre.

J'aurais voulu te voir promener tes regards
Sur la cité fumante,
Lorsque les escadrons fuyaient de toutes parts,
Que le Suisse, tremblant au fort de la tourmente,
Mettait les armes bas en demandant pardon;
Alors qu'au palais de Bourbon
Le peuple se pressait, avide,
Et qu'il allait s'asseoir, fier, sur le trône vide!...

Non, dans cette semaine où le peuple fut roi,

Le canon de la ville
N'a pas trouvé d'échos pour aller jusqu'à toi;
Il n'a pas fait vibrer les échos de ton île
Et là bas, renfermé dans un étroit cercueil,
Tu n'as entendu sur l'écueil
Que le tonnerre de l'orage
Et les flots gémissans qui baisent le rivage.

Mais on dit qu'un pêcheur, en s'en allant pêcher,
Le matin, à l'aurore,
Te vit de loin gravir le sommet d'un rocher
Et sourire, joyeux, au drapeau tricolore
D'un navire français qui passait sous le vent,
Qui brillait au soleil levant,
Rapide, et dont le capitaine
Trois fois commanda feu devant ta Sainte-Hélène.

Sans doute il t'aura vu, pensif, tourner les yeux
Du côté de l'Autriche,
De ton fils et bientôt les reporter aux cieux,
Disant qu'il est trop tard, que la France est trop riche
En hommes vraiment forts et de bon sang français,
Pour qu'elle puisse aller jamais
Chercher jusqu'en Autriche, à Vienne,
Ton Reischtadt qui n'est plus que fils d'Autrichienne!

*

L'EDUCATION.

L'éducation.

Rien ne va comme il faut dans le siècle où nous sommes.
Peu d'hommes de talent, beaucoup moins de grands hommes...
Pour moi qui veux du beau, telle est ma ration,
C'est mince... A qui la faute? à l'éducation.

Oui, l'éducation est une lèpre immonde,
Un ulcère, un poison lent qui ronge le monde.
Dès l'enfance elle prend les hommes par la main
Et les emmène tous loin de leur droit chemin.
Elle dit à celui qui devrait, tête dure,
Passer sa vie entière à balayer l'ordure :
« Ton père est riche ; bien ! n'exerce pas tes bras,
Je te ferai ministre et tu gouverneras. »
Elle dit à celui qui, naissant sous le chaume,
L'âme forte, devrait gouverner le royaume :
« Ton père est pauvre; bien! va fatiguer tes bras,
Tu ne sauras pas lire et tu laboureras ! »
Elle prend au collet un enfant de génie,
L'attache sur un code et, sanglante ironie,
Lorsque son avenir devrait être voué
Au sublime de l'art, en fait un avoué.
Des gens qui brilleraient au feu dans les batailles
Sont condamnés par elle à cercler des futailles,

A vendre de la toile, à broyer du ciment
Et l'on voit, chaque jour, devant un régiment,
Marcher, la tête haute et le regard superbe,
Des gens qu'il faudrait voir dans les champs faucher l'herbe;
On voit, chamarré d'or et de croix et d'acier,
Un général très-bon pour être un épicier,
Pour s'en aller crier dans chaque promenade
Des boutons à cinq sous ou de la limonade;
On voit à la cuisine un profond orateur
Qui par hasard est né fils de restaurateur;
Cette éducation qui change tout de place
Sur le trône de France assied un garde-chasse,
Jurant qu'un souverain sans contredit est bon,
Serait-ce Charles Dix, s'il se nomme Bourbon!

Et quand des hommes forts, à l'âme vigoureuse,
Veulent régénérer l'ère cadavéreuse

Qui tient le monde, quand certains au fond du cœur
Que le juste toujours doit être le vainqueur
D'injustes préjugés et d'actes arbitraires,
Sur la place publique ils viennent crier : « Frères,
» Si le beau dépérit, n'en accusez que vous,
» Mais pour le raviver unissez-vous à nous,
» Frères, il en est temps ! Notre parole est vraie,
» Travaillons! le bon grain est caché sous l'ivraie,
» Il avorte, étouffé par des plantes sans fruit,
» Mais, comme on voit l'éclair brillant fendre la nuit,
» Si nous donnons à tous leurs parts de nourriture,
» Au dessus de l'ivraie, ignoble pouriture,
» Qui dans les basse-cours servira de tapis,
» Nous verrons s'élever de glorieux épis! »
Les privilégiés se hâtent de proscrire
Un aussi noble élan, puis avec un sourire
Ils leur jettent ces mots : « Folie, absurdité... »
Et moi je dis alors : Fi de l'humanité!

Fi du riche qui n'a que la seule richesse
Pour tout mérite, qui, connaissant sa faiblesse,
Courbe le malheureux sous un joug oppresseur,
L'étouffe, sachant bien que l'élégant chasseur
Qu'il traîne, galonné, derrière sa voiture,
Quand on consultera la loi de la nature,
Quand les hommes seront égaux, indépendans,
Pourra, riche à son tour, s'étaler au dedans
Et dire à son ancien maître, placé derrière :
« Allons, vite, chasseur, ouvre-moi la portière ! »
Fi des oisifs, de ceux qui consument le temps
A vivre pour ne pas mourir et sont contens,
Inutiles autant que de froids automates,
Lorsqu'ils sont parvenus à mettre leurs cravates,
De façon que les bouts, en un seul réunis,
Aillent, multipliant des anneaux infinis,
Se perdre sous les plis de beaux gilets de soie
Dont la forme gothique avec art se déploie...

Fi cent fois des oisifs, de ces grands avaleurs
Qui gloutonnent les fruits des ardens travailleurs,
De ces plats muscadins qui, pétris de sottise,
Ne peuvent dire un mot sans dire une bêtise...
Sus ! sus ! les gens de cœur ! à moi, les hommes forts !
Rallions-nous, amis, unissons nos efforts,
Ne nous consumons pas en espérances vaines ;
Si nous avons un peu de bon sang dans les veines,
Que nos bras inactifs enfin soient déliés !
Levons, levons nos fronts long-temps humiliés !
Écrasons sous nos pieds ce peuple de sangsues !
Car ce n'est pas assez de les avoir conçues,
Les réformes à faire à la société :
Le grand nivellement doit être exécuté !

❋

S. CHARLES BORROMÉE.

Saint Charles Borromée *.

Que l'Italie est belle
Du haut de ce rocher,

* Il existe près du Lac-Majeur une statue colossale, en bronze, de saint Charles Borromée. Cette statue a environ quatre-vingts pieds de haut.

Lorsque la cloche appelle
Au doux chant du coucher
La cohorte fidèle,
Et que le nocher
Guide sa nacelle
Du côté du clocher!

Je vois le Capitole
Et ses fameux guerriers;
Je vois le pont d'Arcole
Et nos fiers grenadiers;
J'entends la barcarole
Des beaux gondoliers,
Portant en gondole
Dames et cavaliers;

Et puis les sérénades
Lorsque le jour s'enfuit;
Je vois les mascarades,
A Venise, la nuit;
Florence, ses arcades,
Ses femmes qu'on suit
Dans les promenades,
Son dôme qui reluit.

A mon âme charmée
Que vous paraissez beaux,
Plaines de Borromée,
Pittoresques coteaux,
Où notre grande armée
Planta ses drapeaux
Tout noirs de fumée
Au front des vieux châteaux.

C'est ce que moi, Français, plein d'une douce ivresse,
Au bord du lac Majeur que le zéphir caresse,
Je chante, assis sur un rocher,
A l'heure où le soleil bientôt va se cacher
Derrière un horizon aux nuages rougeâtres,
A l'heure où l'on entend s'approcher par degrés,
Le son retentissant de la corne des pâtres
Rappelant au bercail les moutons égarés.

Je sens la fraîcheur salutaire
D'un soir d'été dans le Midi;
Le vent, de son souffle attiédi,
Effleure mollement la terre;
Et la cloche argentine, aux pieux tintement,
Me fait venir à l'âme un doux recueillement.

Tout, comme dans mon cœur, n'est que pure harmonie
Dans le ciel, tout est bleu, pas un nuage... Si !
Faisant ombre sur la prairie,
Un grand nuage se replie
A la cime d'un mont; je l'aperçois d'ici.

On dirait que ses plis environnent un chêne;
On dirait que l'on voit à travers sa blancheur,
Debout, comme une forme humaine,
Si grande que l'œil avec peine
En peut dans le brouillard mesurer la hauteur.

Le nuage s'agite, aussi blanc que l'ivoire,
Et puis, sur la colline, en légers tourbillons
Descend. Mes yeux, dois-je vous croire?

Il en sort une tête noire,
Sur une collerette aux élégans festons.

C'est un dieu, car la tête a le visage auguste,
Dieu de bonté qui vient veiller sur les humains.
Ses fils, ou plutôt du Dieu juste,
Père tout-puissant, c'est le buste
Placé sur l'univers qu'il bâtit de ses mains.

« Qui te soutient en l'air ? » Le nuage s'abaisse,
Et le corps de la tête apparaît sombre et grand;
Le nuage descend, caresse,
Et son élastique souplesse
De la gaze des cieux habille le géant.

« Parle donc, ô mon Dieu ! dis-moi donc quelque chose...
Mon destin ! car pour toi sans doute ils son ouverts,
Les livres du destin, dis... j'ose
T'écouter, mais ta bouche est close,
Tu sembles bronze, dis... qu'est-ce que l'univers?

»Qu'est-ce que toi? que moi? que tout? qu'est-ce qu'un être?
Dis-moi ce qu'on devient après que l'on est mort,
Pourquoi l'on ne fait que paraître
Ici, l'on ne peut se connaître
Que pour se séparer... Dis-moi, dis-moi mon sort. »

La nuit, planant dans l'air, dit: «Que tout se confonde!»
Et ses ailes au loin vont toucher les deux bouts
De l'horizon, la terre et l'onde;

La nuit semble couver le monde
Et moi je crois sentir son duvet chaud sur nous.....

Nous, le géant et moi. Quand la première étoile,
Rubis étincelant, au beau front de la nuit
Paraît, comme l'or sur la toile
Du deuil, comme à travers le voile
D'une veuve bien triste une larme qui luit;

Quand la lune aux yeux gris montre sa face pâle
Hors du lac et se met à grimper lentement,
Comme un pèlerin sous le hâle,
Comme un pauvre vieillard qui râle
De fatigue et poursuit sa route tristement;

Quand le ciel est en feu, le géant qui, sans doute,

A peur que, s'en allant errer jusqu'à demain,
Une planète dans sa route
Ne se brise en haut, sur la voûte,
Le bras droit étendu, leur montre le chemin.

Tout à coup le vent souffle et fraîchit; les nuages
En tourbillons gris, noirs, se pressent dans les airs,
Et la voix rude des orages
Fait succéder des bruits sauvages
A la brise, au zéphir, harmonieux concerts.

Alors tout est bruit, cris, fracas; tout, ciel et terre,
Tout s'émeut, les éclairs brillent de toutes parts,
La grêle tombe, le tonnerre
Eclate, embrase l'atmosphère;
C'est l'horreur du chaos! je me lève et je pars.

Lorsqu'au plus vite
J'eus regagné mon gîte,
L'image du géant vint me préoccuper
Tellement que j'allai me coucher sans souper,
Et que, dans ma chambre d'auberge,
D'un air bien dévot, bien contrit,
Je dis une prière à madame la Vierge,
Au Père, au Fils, au saint Esprit.

Le lendemain je vis, l'âme encore enflammée
De la grande apparition,
Une statue énorme et cette inscription :
« SAINT CHARLES BORROMÉE »

❧

HOFFMANN.

Hoffmann.

C'était à Nuremberg par une froide nuit.
L'horloge de la cathédrale
Avait tinté lugubrement minuit :
On n'entendait que la voix sépulcrale

Des hiboux habitant quelque antique château.
Le corps enveloppé d'un énorme manteau,
Je parcourais des rues
Déjà trente fois parcourues;
J'allais, je revenais, mon bâton à la main,
Sans pouvoir trouver mon chemin;
Je heurtais les maisons, tant la nuit était sombre,
Lorsqu'enfin j'aperçus un homme qui venait;
Tout près de moi, dans l'ombre,
Il ôta son large bonnet
Et s'inclina bien bas devant une fenêtre
Qui brillait, tremblotante, au milieu du brouillard.
Je crus qu'il saluait sa maîtresse, ou peut-être...
Mais j'entendis une voix de vieillard
S'écrier : « Quel génie! Il n'est rien qui le vaille;
» Heureuse Nuremberg, ton grand Hoffmann travaille!
» —Oh! qu'a-t-il dit? Hoffmann, le sublime conteur!
» Homme prodigieux, dont la verve caustique

» Fait rire, frissonner et pâlir le lecteur
» Devant un héros fantastique !
» Je monterai là haut pour y passer la nuit. »
Et je frappai fortement à la porte.
Réveillé par le bruit,
« Qui peut venir tempêter de la sorte, »
Grommela le portier, « si ce ne sont des fous ?
» — Ouvrez donc ! — Qui demandez-vous ?
» — Hoffmann. C'est bien ici qu'il demeure ? — Ici même. »
Et le portier ouvrit en disant : « Au cinquième. »
L'escalier était noir et l'étage élevé...
J'en fus quitte pour trois chutes et j'arrivai.
Quelle chambre ! jamais je n'en vis de pareilles ;
Hoffmann était là, seul, seul avec trois bouteilles
De vin
Du Rhin.
Le visage empourpré, du feu dans les prunelles,
Il regardait jaillir les étincelles

De son brasier, les regardait monter
Fixement, comme s'il eût voulu les compter;
Il se mirait à la flamme rougeâtre
D'un fagot sec qui pétillait dans l'âtre;
Il buvait,
Ecrivait.
Il m'entendit marcher. « Eh quoi! Thérèse,
» Ne vous ai-je pas dit de me laisser ce soir? »
Puis il me vit; alors, approchant une chaise :
« Monsieur, veuillez bien vous asseoir. »
Puis il se mit à rire.
On parle assez souvent
De la pluie et du vent,
Quand on ne sait que dire.
Moi qui n'ai pas l'esprit étroit,
Je dis : « Il gèle fort. — Ah! ah! ah! Il a froid;
»L'autre aura bien plus froid sur son cheval de bronze.»
Et me montrant le feu : «Six, sept, huit, neuf, dix, onze,

» Onze beaux yeux, tonnerre! qu'ils sont beaux !
» La fiancée est accomplie.
» Nathanaël, qu'elle sera jolie! »
Il saisit dans un coin un balai de bouleaux,
L'étreignit, le baisa, protesta de sa flamme,
Comme moi j'aurais fait avec gentille femme,
Il s'élança,
Dansa.
« Allez, allez, tournez, tournez, belle poupée! »
Criait Hoffmann, la voix entrecoupée
Par des rires joyeux;
« Tournez, car maintenant vous avez de beaux yeux.
» Voyez Nathanaël, cette pauvre victime,
» Son regard qui s'anime,
» S'il vous serre la main,
» Femme de parchemin!
» Il vous a demandée hier en mariage,
» Il veut vous conduire à l'autel,

» Le jeune et beau Nathanaël ;
» Mais demain, ah ! demain, quels cris et quel tapage
» Lorsque Coppelius ferme vous saisira
» Par le cou, vous fera tourner, comme un athlète
» Fait tourner sa massue, et qu'il vous brandira
» Pour frapper à la tête
» Le professeur Spallanzani !
» Ni ! Ni !
» — Tournez, cercle de feu ; danseuse si légère,
» Valsons gaîment, valsons en rond !
» Dira Nathanaël, en voyant sur la terre
» Deux yeux, deux yeux qui le regarderont ! »
Hoffmann s'interrompit pour boire une bouteille ;
Il allait repartir et puis il s'arrêta,
Prêta
L'oreille,
Un doigt mis sur la bouche ; il paraissait jouir
Tant, que je croyais voir son cœur s'épanouir...

« Voici le roi! Roulez, tymbales!...
» Piano... piano... presto!
» Laissez de petits intervalles
» Presto! maestoso!
» Pourquoi ce violon traîne-t-il la semelle?
» Du courage! Attaquez ferme la chanterelle!
» Clarinettes et cors, basses, harpes, hautbois,
» Partez tous à la fois!
» Chut!... Le roi va parler... il rougit de colère...
» Allons,
» Les violons,
» Bondissez en tonnerre!
» Ah! le roi vient d'apercevoir
» La jeune fille à l'œil si noir,
» Il la regarde, la lutine...
» Piano, piano... la cavatine...
» La flûte, amoroso... Bien... bien... tout doucement;
» Ils vont roucouler tendrement,

» Comme un pigeon avec une colombe
» Et... paix !... La toile tombe ! »
A ces mots, Hoffmann engourdi,
S'assit sur son grand fauteuil amarante
Et, le chef sans doute alourdi
Par la force enivr ante
De la liqueur,
Il s'assoupit, plongé dans la stupeur.
Il ne respirait qu'avec peine ;
On entendait à chaque haleine
Ses poumons se gonfler...
Quelques instans après je l'entendis ronfler.
Plus à mon aise,
J'examinai les lieux.
Jusqu'à la moindre chaise,
Tout était curieux.
Devant les murs couverts de dessins diaboliques,
D'inscriptions cabalistiques,

De chats, de chiens, de serpens, de vautours,
Sans m'ennuyer j'aurais passé trois jours.
Là c'était un ivrogne à la mine fantasque;
Là c'était un cheval avec un casque
Superbement orné,
Sur le dos d'un soldat bien caparaçonné;
Une jeune princesse était au bras d'un rustre;
Au plafond, en forme de lustre,
Pendait un pauvre vieillard juif
Dont le nez enflammé brûlait comme du suif.
On y voyait de tout, des lézards verts, bleus, jaunes,
Des hommes qui rampaient, des bêtes sur des trônes,
Des malheureux rongeant des os,
Des animaux faisant ripaille,
Puis, au milieu de ce chaos,
La grande ombre d'Hoffmann se peignait en grisaille.
Cette ombre se leva soudain,
Marcha, tendit la main

A tous ces bizarres fantômes,
Comme à de vieux amis.
Elle allait caresser des gnômes,
Les saluer d'un air soumis.
« Ah! je vous vois, perfide amante;
» — Bonjour, monsieur, allez-vous bien?
»— D'honneur, je vous trouve charmante. »
C'est à moi, seul vivant, qu'Hoffmann ne disait rien.
Quand il eut terminé sa ronde
Et complimenté tout le monde,
Il revint, le front obscurci,
S'asseoir auprès du feu. « Thérèse, ici! »
Thérèse entra, s'approcha de la table
Sur laquelle Hoffmann écrivait.
Thérèse était épouvantable!
Louche, boiteuse et bossue; elle avait
La figure tannée,
Comme une vieille pomme à la peau bourgeonnée.

N'avez-vous pas souvent rencontré, sur le soir,
Ces horribles guenons dont les têtes branlantes
Paraissent près de choir,
Ces femmes, marmotant, de leurs voix chevrotantes,
Je ne sais quoi, tout bas, sales, tendant la main,
Disant : « Un petit sol pour acheter du pain,
» Si peu que vous voudrez, un liard, à votre aise... »
Voilà Thérèse.
« Vite assieds-toi,
» Ecoute-moi. »
Elle entra sous la cheminée,
S'accroupit, le menton dans sa main décharnée.
« Voyons si tu seras satisfaite aujourd'hui. »
(Thérèse était sa Laforêt à lui.)
« Que vais-je lire ?
» L'histoire de messire
» Salvator?...
» Le pot d'or?...

» J'aime mieux Salvator, le peintre d'Italie,
» Son pinceau foudroyant, sa joyeuse folie! »
Il but
Et lut.
Ce conte-là surpassa mon attente.
Pitichinaccio me divertit beaucoup;
J'admirai Formica, trouvant remède à tout...
Thérèse dit: «C'est bien, Hoffmann, je suis contente.»
Moi, qui depuis long-temps étais là comme un sot,
Je crus l'instant venu de rompre le silence
Et de placer un mot.
« Ah! monsieur... » Avec violence
Hoffmann se leva, rugissant,
Et cria, bondissant;
« Le diable vous emporte! »
En me poussant du côté de la porte.
Stupéfait, je restai raide comme un pilier.
Thérèse accourut; la sorcière,

Me fit dégringoler, la tête la première,
Par l'escalier.
Bon Dieu! quelle culbute!
Les étages alors ne me semblèrent pas
Aussi hauts qu'en montant; étourdi de ma chute,
D'abord je me tâtai les jambes et les bras;
Rien n'était fracturé, par bonheur, mais ma tête
Qui, la folle qu'elle est, d'une façon fort bête,
Se meurtrit au pavé,
Me faisait souffrir; or, quand je fus relevé,
Je partis, jurant bien que jamais de ma vie
Je n'aurais plus envie
De monter voir
Hoffmann, le soir.
A peine avais-je pu, tant soit peu, me remettre,
Que je reçus une charmante lettre...
Dans cette lettre Hoffmann se peignait désolé
De sa conduite impertinente,

De celle de sa gouvernante...
« Venez me voir, alors je serai consolé, »
M'écrivait-il. Dès ce jour même,
J'allai chez lui, j'y retournai souvent,
Et ce fut un plaisir extrême!
Hoffmann était un bon vivant.

❃

VINGT-QUATRE HEURES

D'ARTHUR BARIDON.

Vingt-quatre heures d'Arthur Baridon.

La nuit, calme et silencieuse,
Monte au ciel et la Valeureuse,
  Vive comme l'éclair,
  A l'ancre, sur sa quille
      Sautille,

C'est un oiseau qui voudrait fendre l'air
Et, prisonnier dans une cage,
Frémit de rage,
Se tord,
Se mord.

La lune
Sur la hune
Se balance légèrement;
On dirait à chaque secousse,
Un mousse
Au gréement.
Tout se tait, hors l'eau moutonneuse
Qui vient frapper la Valeureuse;
Le matelot dans son hamac,
Le pilote sur le tillac,
Près de la grande coulevrine

Et le maître dans sa cabine,
A bord,
Tout dort;
Tout dort, tout fait silence....
Tout ne dort pas!
Un homme s'élance
Et marche à grands pas;
Terrible stature,
Superbe figure,
Sinistre tournure,
Longue chevelure....
A ce portrait,
Qui ne reconnaîtrait
Le chef de la frégate
Au redoutable nom,
Le valeureux pirate
Arthur Baridon?
Taciturne et sombre,

Il semble, dans l'ombre,
Un spectre hagard....
Il s'assied sur son banc de quart,
A la poupe écarlate,
Et chante le chant du pirate....
A l'ombre de la nuit,
Il chante ce qui suit :

« Nargue des rois du monde et de tout leur tapage !
Sur vos trônes, ô rois, vous me faites pitié;
Ce qui vous rend si fiers ne vaut pas la moitié
D'un mousse de mon équipage.

Des soldats armés à grands frais,
Trois ou quatre provinces,
Quelquefois assez minces,

Et puis... c'est tout. Moi, je mourrais,
Si l'on pouvait me dire :
« Là cesse ton empire,
Tu n'iras pas plus loin. »
Baridon a besoin,
Pour que son sort lui plaise,
De trouver tous pays ouverts....
Pour respirer à l'aise,
Il lui faut l'univers!

Leur puissance finit où la mienne commence;
Des villes, voilà tout ce que possède un roi,
Des plaines, des forêts... fi! Mon royaume à moi,
C'est la mer; la mer est immense! »

Et Baridon, disant cela,
Regarde l'étendue....

Le jour arrive. « Oh! oh! que vois-je là?
Rencontre inattendue!
Quel bonheur! un vaisseau!
Un vaisseau d'Angleterre, à trois ponts! Fais le beau,
Va, gonfle ta voilure,
Apprête tes jarrets nerveux,
Viens, nous allons danser la gavotte nous deux!
Attends, je donne la mesure :
Alerte! compagnons, alerte! Branle bas!
Alerte! Volons aux combats!
Feu! » La frégate,
Et de bâbord
Et de tribord,
Au même instant éclate.

Sans bouger, comme un roc,
L'Anglais reçoit le choc,

Tonne à son tour, vite
Baridon l'évite;
Pour lui riposter,
Il court se poster
En poupe,
Fait feu
Et coupe
L'Anglais par le milieu!

Trois fois il recommence;
Plus de défense
Possible au Wellington :
« Ah! périsse son nom! »
Dit-il, bouillant de rage,
« Alerte! amis, courage!
Feu! feu! » La foudre part,
Perce de part en part

L'Anglais, le troue
De la poupe à la proue,
Tout est dit! L'énorme vaisseau,
Plein d'eau,
A grand' peine surnage
Et puis avec son équipage
Qui crie et tend les bras,
Roule,
Coule
Bas!

Quelque temps la mer, à sa place,
S'agite à gros bouillons;
Elle se calme; plus de trace
Du navire à trois ponts.
La vague étincelle,
Transparente et belle,

Au doux reflet du soleil radieux ;
Et la Valeureuse,
Svelte et gracieuse,
File dix nœuds.

« Corbleu ! vous êtes tous des braves !
N'est-ce pas qu'il vaut mieux couler bas à la fois
Mille Anglais, que planter des navets et des raves,
Comme vous le faisiez dans vos champs autrefois ?
Continuons ainsi... La fortune est certaine
Sur mer pour gens de cœur et vous l'êtes !... Les flots,
Je vous les donne, amis : Eh bien ! » Les matelots
Répondent par ce cri, « Vive le capitaine ! »
Qui répété long-temps s'élève jusqu'aux cieux ;
Et la Valeureuse,
Svelte et gracieuse,
File dix nœuds.

Un homme, en faction sur le mât de misaine,
Signale une voile. « Où ? — Sud-est, mon capitaine,
Et cinglant vers le nord.—Quel pavillon ?—Français.
— Qu'il passe donc ; ceux-là, je n'y touche jamais ;
Pour mes concitoyens... Sacrebleu ! Par la lame
De mon sabre, on murmure ici ! Par Notre-Dame !
Nègre, c'est toi.
— Non, maître à moi.
— Prends-y garde, car si ce bruit se renouvelle,
Compte que je te brûle à l'instant la cervelle !
Qu'est-ce à dire ? Quelqu'un oserait sur mon bord
Blâmer ce que je fais ! Mais c'est vouloir la mort ;
Mais c'est vouloir qu'après une horrible volée,
Je lui fasse avaler trois pointes d'eau salée!... »

— Ah! vivent les Français! » Partout des cris joyeux;
Et la Valeureuse,
Svelte et gracieuse,
File dix nœuds.

« Une voile! à sa banderole,
Je la crois espagnole.
— Qu'on hisse mon drapeau!
— Le quel? — La peau
De tigre : alerte!
Un navire espagnol! Sa perte
Est sûre, par ma barbe! — Il ne voit pas :
— Un boulet pour lui faire entendre
Que je suis là!... C'est bien.—Je vais vous couler bas,
Si vous ne consentez tout de suite à vous rendre.
— Qui donc êtes-vous? — Baridon!
— Je me rends! — Bon.
Marche dessus, pilote;
Nous pourrons y trouver sans doute une culotte
Pour ce pauvre Basti, qui doit
Avec la sienne avoir bien froid! »

Le Sant-Yago vient d'Amérique,
Portant la fille unique
D'un riche armateur de Cadix,
Et pour cargaison, huit ou dix.....
Mais la fille, c'est tout, Baridon ne voit qu'elle,
Elle est si belle!
De ne voir qu'elle il a raison!
Il voit un œil qui brille,
Un petit pied sous la mantille....
« Amis! à vous la cargaison,
A moi la fille! »

« Pourquoi pleurer, enfant,
Venez, je ne suis pas méchant,
Regardez-moi, je n'ai pas l'air farouche,
Je n'ai pas, comme on dit, un œil sinistre et louche...

Vous allez épouser quelque maigre seigneur,
Sans espérance de bonheur,
Epousez-moi, mon ange,
Vous gagnerez au change;
Rien n'égale le sort
Qui vous attend à bord!
Ah! venez avec moi, vous serez ma maîtresse,
Ma tigresse!
Vous n'aurez qu'à parler, qu'à dire : Je le veux :
Pour me voir à genoux, soumis et bien heureux
D'être votre valet, de vous servir, de faire
Tout ce qu'il faudra pour vous plaire.
Allons, ma Zanetta, calmez-vous, plus d'effroi,
Et venez avec moi. »

Fille de dix-huit ans, quand elle est espagnole,
N'entend pas répéter une douce parole,

Par un beau cavalier,
Qui vient la supplier
De croire à ses sermens d'amour et de tendresse,
Elle ne sent jamais une main qui la presse
Et qui semble lui dire : ah ! je t'aime ! sans voir
Son sein qui palpite,
Rebondir bien vite
Sous son corsage noir.

Ainsi fait Zanetta dont les tristes alarmes
S'en vont avec les larmes;
Baridon enflammé, la serre dans ses bras,
L'enlève, et Zanetta ne lui résiste pas.
« Vous, monsieur l'Espagnol, dites à mon beau-père
Que sa fille m'est chère
Et l'aimera toujours.... de loin :
Mais qu'il soit fort tranquille, on en aura bien soin.

« Matelots, saluez tous votre souveraine,
La reine de la mer ! — Vive la capitaine !
Vive Arthur Baridon !... Soyez long-temps heureux. »
Et la Valeureuse
Svelte et gracieuse
File dix nœuds.

Et fier de sa proie,
Arthur Baridon
Reprend avec joie
Sa noble chanson.

« Nargue des rois du monde et de tout leur tapage,
Sur vos trônes, ô rois, vous me faites pitié,
Ce qui vous rend si fiers ne vaut pas la moitié
D'un mousse de mon équipage.

Des soldats armés à grands frais,
Trois ou quatre provinces,
Quelquefois assez minces
Et puis.... c'est tout. Moi je mourrais
Si l'on pouvait me dire :
« Là cesse ton empire,
Tu n'iras pas plus loin ! »
Baridon a besoin
Pour que son sort lui plaise
De trouver tous pays ouverts ;
Pour respirer à l'aise,
Il lui faut l'univers !

Leur puissance finit où la mienne commence.
Des villes, voilà tout ce que possède un roi,
Des plaines, des forêts... Fi ! mon royaume à moi,
C'est la mer, la mer est immense !

L'ORAGE.

L'Orage.

Un soir j'errais dans la vallée,
Seul avec ma tête d'amant,
Quand je vis au bout d'une allée
Passer un fantôme charmant.

C'est, pensai-je, quelque sylphide
Que poursuit un sylphe léger;
Ou bien, c'est dans l'ombre perfide,
Une ondine qui va plonger
Sa tête fraîche et languissante
A l'onde pure et frémissante
Du bocage des doux aveux.....
C'était la blanche Adélaïde;
Elle vaut bien une sylphide,
Adélaïde aux blonds cheveux!
Doucement je m'approchai d'elle;
Elle rougit en me voyant;
Je lui dis : « Que vous êtes belle! »
Elle répondit en tremblant :
« Ma mère vient de me défendre,
» Monsieur, de jamais vous entendre,
» Ainsi donc... » Je lui parlai bas.
« Oh non! monsieur, je ne veux pas,

Reprit la blanche Adélaïde,
« Je ne veux pas... » Et plus rapide
Que la jeune biche aux abois,
Elle s'enfuit vers le grand bois.

Lors un éclair fendit la nue;
Adélaïde tout émue
Et palpitante de frayeur,
Accourut en criant: « J'ai peur...
» — Comment, vous avez le courage,
» La belle, de venir à moi!
» — Je crains encore plus l'orage
» Que vous...—Ah! dis: que toi. —Que toi. »
La grêle tombait fouettante
Sur la pauvre fille tremblante
Que je couvris de mon manteau
Tout entière, comme un oiseau

Couvre ses petits de son aile
Pour les garantir de la grêle.
Chaque fois qu'un éclair brillait,
Adélaïde s'écriait:
Grand Dieu !... Je frissonne... Oh! ma mère!... »
Et moi, pour calmer sa douleur,
Je la serrais contre mon cœur
Pendant que grondait le tonnerre.

Le tonnerre cessa bientôt,
La nature parut heureuse,
Le temps devint calme; aussitôt
Que j'eus rassuré ma peureuse,
Plein d'espoir, je lui parlai bas.
« Oh! non, monsieur, je ne veux pas, »
Reprit la blanche Adélaïde,
« Je ne veux pas. » Et plus rapide

Que la jeune biche aux abois,
Elle disparut dans le bois.

Au fond de la verte vallée
Je reviendrai souvent, le soir;
Si jamais je peux y revoir
Adélaïde désolée
Ne sachant où porter ses pas,
A l'approche d'un grand orage,
Elle ne dira plus, je gage,
« Oh! non, monsieur, je ne veux pas! »

❋

DIEU.

Dieu.

Noirs et luisans,
Deux yeux de femme
Sont, sur mon âme,
Peu déplaisans!
Ce que ne peuvent faire
L'attirail militaire

Des canons,
Des tremblons,
Des remparts crénelés avec leurs sentinelles,
Vingt mille hommes rangés en bataille, de front,
Fort souvent deux prunelles
Le font!
Mais deux prunelles
Noires et belles.
J'en jure par Brama, Jésus-Christ, Mahomet;
Je ne compare rien à ce que me promet
Un regard qui s'élance entre des cils humides,
Si chaud qu'il donnerait du cœur aux plus timides,
Si chaud qu'il donnerait la puissance d'aimer
A des hommes de bronze, et les ferait pâmer!

Quelquefois il me prend une secrète envie
D'abandonner le monde; alors quand, désolé,

Je saisis un poignard pour m'arracher la vie,
Je regarde une femme et je suis consolé;
Une surtout, Hortense aux yeux noirs, cette Hortense
Qui me reçoit si bien, moi, moi si pauvre, et tance
Vertement ces messieurs aux jolis tilburys,
Qui promènent le soir leurs jolis favoris,
Qui, propres au dehors, sales au fond de l'âme,
La main dans le gousset, estiment une femme
Comme une marchandise aux carreaux du marchand,
Ces beaux fils pommadés qui marchent en marchant.
Mais cette femme-là, voyez-vous je l'adore
Depuis plus de deux ans et maintenant encore,
Lorsque nous sommes seuls, si je peux déposer
Un baiser
Sur sa lèvre,
J'ai la fièvre!

Hortense est tout pour moi; je la vois en tout lieu,
Elle est mon univers, ma vie, elle est mon Dieu!
Mon Dieu! mon Dieu!!... Vous qui, l'œil terne, le teint hâve,
Déifiant votre or, en devenez l'esclave
Et restez devant lui comme devant la croix
Un prêtre... vos cerveaux sont, sur l'honneur, étroits,
Et j'ai pitié de vous, avec votre richesse!
Vous ne savez donc pas, stupides, ce que vaut
L'amour profond et pur d'une bonne maîtresse?
Mon Dieu, c'est ma maîtresse! — Ah! je suis bien dévot!

❋

NON!

Non !

Elle ferait maigrir de rage,
Au paradis de Mahomet,
La houri de l'Abencerrage,

La fameuse houri d'Achmet!
Jamais taille circassienne
Ne fut plus fine que la sienne ;
Jamais chevaliers castillans
N'ont baisé des yeux plus brillans
Que les yeux noirs de Marguerite
Et la sultane favorite,
La perle du harem d'Ali,
En la voyant aurait pâli!

Moi, je l'aime; dans mon ivresse,
Quand je lui parle avec tendresse,
Elle est froide comme un glacier,
Son cœur est dur comme l'acier,
Elle rejette mon hommage...
Pourtant sa ravissante image

Toujours devant moi vient s'offrir ;
Jugez ce que je dois souffrir !
Quand je lui dis à cette femme
Que son aspect brûle mon âme,
Que l'amour me traîne au tombeau,
Elle me dit : Le temps est beau.
Quand je parle de sérénade,
Elle parle de promenade...
Ou bien sur un sopha soyeux,
Quand Marguerite est étendue,
Divine et des larmes aux yeux,
Comme une odalisque attendue
Depuis long-temps par le pacha
Et qu'à sa mère on arracha...
Si je lui dis: « O Marguerite,
Contez-moi vos secrets chagrins. »
Ma voix l'importune, l'irrite,
Elle dit : « J'ai perdu trois grains

De mon riche collier d'opale. »

— « Marguerite, vous êtes pâle! »

— « Oh! puisque je ne vous plais pas,

Epargnez un peu plus vos pas;

Pourquoi vous faire reconnaître

Chaque matin sous ma fenêtre,

Et pourquoi murmurer mon nom

Ainsi qu'un amant en souffrance? »

— « Je n'ai donc aucune espérance

D'être un jour aimé de vous? — Non. »

Je préférerais la torture,

Des coups de stylet dans le sein,

Au mal effrayant que j'endure

De ces refus! Un assassin!...

On le condamne aux flammes;
Oh! que ne fait-on
Des lois contre les femmes
Qui répondent: Non!

❋

CROMWELL.

Cromwell.

A Paul Delaroche,
Peintre sans reproche.

(Cromwell est seul dans une salle où se trouve le cercueil de Charles Ier.)

Mille fois gloire à toi, prophète des prophètes,
Voici venir le jour des glorieuses fêtes,

Gloire à toi, Daniel! Le royaume des saints
Va se consolider pour servir tes desseins.

(Après un instant de silence, il ouvre le cercueil.)

Bravo! Charles Premier, souverain d'Angleterre,
Toi qui criais : « Je suis le maître de la terre! »
Ah! ah! fameux Stuart, ah! voyons, si tu veux,
Lequel de nous aura le poignet plus nerveux,
Lève-toi! Non, j'ai pris les planches de ton trône,
Puissant roi, pour t'en faire un cercueil à ton aune,
Un beau cercueil de chêne! Ah! je sais quand il faut
A ceux de ta façon dresser un échafaud.
Je ne suis pas méchant, mais qu'un homme me gêne,
Sans tarder je lui fais un beau cercueil de chêne!
A moi, je vais me faire un beau trône, bien fort,
Qu'on ne renversera qu'avec un rude effort!
J'ai déjà, Monseigneur, essayé ta couronne;
Elle me serre un peu, mais je la crois très-bonne;
Ses triples cercles d'or me compriment le front,

Tant mieux, par l'Ante-Christ! car ils y resteront;
Tant mieux! car, une fois incrustés sur ma tête,
Ils braveront long-temps le choc de la tempête;
Tant mieux! car il faudra sourdement les miner
Et les miner long-temps pour les déraciner!...

Ainsi donc, te voilà; c'est une chose étrange;
J'ai peine à concevoir comme ici bas tout change;
Ce qui remplit le monde aujourd'hui, dès demain
Peut tenir tout entier dans le creux d'une main!
Tout entier, n'est-ce pas, Charles? Hier encore
Au sommet de l'Europe, éclatant météore,
Tu brillais: aujourd'hui, pâle comme un flambeau
Qui s'éteint, tu pourris au fond de ce tombeau;
Ah! tu ne diras plus, entouré de tes gardes
Bardés de fer, portant de longues hallebardes,

Lorsque près de ton char tu me verras passer :
« Quel homme horrible! Il faut nous en débarrasser. »
Et tes plats courtisans, bâtis d'or et de soie,
Ils ne railleront plus, ivres de folle joie,
Etalant au grand jour leurs pourpoints chamarrés,
Mon justaucorps de buffle et mes gants déchirés.
Je les verrai bientôt, Rochester et les autres,
De diables qu'ils étaient devenus bons apôtres,
Porter, abandonnant leurs pourpoints chamarrés,
Des justaucorps de buffle et des gants déchirés;
Devant moi, chiens soumis, je les verrai se taire;
Pourquoi? C'est que je suis protecteur d'Angleterre,
Son altesse Milord Protecteur! — Les Anglais
M'ont d'un commun accord donné tous tes palais;
Ma femme, mes enfans sont princes et princesses,
Ducs, comtes et marquis leur disent : Leurs altesses!..

—Mais il me manque encore une couronne! Eh bien!
Dans un mois, à ma gloire il ne manquera rien!
Comme toi je serai souverain d'Angleterre,
Et je crierai : « Je suis le maître de la terre! »
En attendant, je suis lord Cromwell, Protecteur!
Personne au continent n'arrive à ma hauteur!
Je décide moi seul les intérêts du monde...
—A quoi donc pense-t-il? Charles! cadavre immonde,
Répondras-tu?

(Il secoue la tête par la barbe.)

Je suis ton protecteur, grand roi!
Ton protecteur! Allons, tourne les yeux vers moi,
Réfléchis, n'as-tu pas des grâces à me rendre?
Sans doute; j'aurais pu très-haut te faire pendre;
Je t'ai fait seulement couper la tête; ainsi
Je suis ton protecteur et... Dis-moi donc merci!
Ingrat! Tu restes là, tranquille, rien ne bouge,
C'est moi qui t'ai donné cette cravate rouge,

Rouge, couleur de sang et je peux me vanter
Qu'elle te va fort bien. — Ah ! l'horreur! plaisanter !
Assassiner un homme et rire ! c'est infâme!
Je suis un scélérat, un monstre, un corps sans âme!
Oh! je m'en punirai ! Mais comment? Olivier,
Les tigres des forêts n'ont rien à t'envier!
C'est bon, tu veilleras trente nuits dans la rue,
Tu mangeras de l'herbe et de la viande crue,
Tu n'embrasseras pas ta fille de vingt jours!...
A-t-il l'air ennuyé, ce pauvre Charles! — Toujours!
Quoi! toujours plaisanter! Cromwell, je te renie;
Toute bonne pensée est-elle donc bannie
De ton cœur? A genoux, à genoux! courbe-toi
Devant Charles Premier. — Stuart, pardonne-moi,
Je me repens; je veux, à la prochaine éclipse,
Chanter en ton honneur la sainte Apocalypse,
Je veux dans Westminster, avec nos puritains,
A l'autel consacré chanter tous les matins

Cent versets de la Bible et prier Notre-Dame
De demander à Dieu le repos de ton âme!

(Entre Thurloë.)

(A part.)

Thurloë!

(Haut.)

Thurloë, venez donc voir, mon cher.

(Lui montrant la tête de Charles.)

Quelle tête hideuse et quelle ignoble chair!

THURLOE.

Avoir tué cela, ce n'est pas grand dommage.

CROMWELL (à part).

L'hypocrite!

(Haut.)

Monsieur, rendez de suite hommage
Aux restes du feu roi, saluez ce cercueil,
Saluez ou demain vos fils seront en deuil.

(A part, pendant que Thurloë salue.)

Orgueilleux et poltron!

THURLOE.

Me permettez-vous, sire,

De saluer aussi le vivant?

CROMWELL.

Qu'est-ce à dire?

THURLOE.

Je viens de voir Broghill qui sort du parlement...

CROMWELL (à part).

Du parlement!

THURLOE.

Il est question en ce moment

D'élire un successeur au roi Charles.

CROMWELL.

Le trône

Est donc refait?

THURLOE.

A neuf

CROMWELL.

Et pour qui la couronne?

THURLOE.

On doit vous supplier de l'accepter.

CROMWELL.

Sortons.

(A part.)

C'est curieux, un loup créé par des moutons!

❋



16 SEPTEMBRE 1831.

16 Septembre 1831.

Les Polonais sont morts et nous sommes en vie,
Et nous n'avons pour eux que regrets superflus!
Paris existe et Varsovie
N'existe plus!!!!...

Voilà ce qui me passe... Ah ! nos frères ! nos frères!
Nos braves Polonais, nos constans alliés !....
Nous entendions, nous, leurs cris funéraires,
Les bras liés !

Patience ! la France est un lion en cage !
Elle aiguise ses dents pour tordre les barreaux
Et se jeter, écumante de rage,
Sur les bourreaux !

Patience ! le jour de justice va naître !
La France va payer, car elle s'endetta.
Horace est Corse, il doit connaître
La vendetta !

Les Morts de Juillet 1830.

Les Morts de Juillet 1830.

CANTATE D'ANNIVERSAIRE CHANTÉE SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE
LE 27 JUILLET 1831.

Français, pleurons, voici l'anniversaire
De ces trois jours et de gloire et de deuil,
Où des héros, sous un plomb mercenaire,
Sont, tout sanglans, descendus au cercueil.

Ils expiraient en nous criant : Victoire !
Et ce cri-là, nous l'avons répété.
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

Qu'ils étaient grands près de leurs barricades,
Lorsqu'au milieu des sanglots et des cris,
Le bruit du fer, les chaudes fusillades
Et le tocsin faisaient vibrer Paris !
Ah! nos enfans refuseront de croire,
Quand ce haut fait leur sera raconté.
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

Qu'ils étaient grands! que leurs palmes sont pures!
Les bras levés, ô sublime vertu !

Ils s'arrêtaient pour panser les blessures
De l'ennemi qu'ils avaient abattu !
Dans le combat s'ils étaient beaux de gloire,
Qu'ils furent beaux alors d'humanité !
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

« Mais partez donc, courez à Varsovie ! »
Nous disent-ils du fond de leurs tombeaux,
« Le Polonais vous a prêté sa vie,
» Il la jetait autour de vos drapeaux !
» Il a péri sur votre territoire :
» Quand rendrez-vous ce qu'on vous a prêté ? »
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

Lorsque, naguère, une bande hypocrite
Baigna de pleurs Saint-Germain-l'Auxerrois,
Et que du fils de la race proscrite
Elle a voulu ressusciter les droits,
Alors j'ai vu s'ébranler la croix noire
Dont leur tombeau modeste est surmonté.
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

Oh! que n'ont-ils surgi devant le Louvre!
Si quelque jour le pays menacé
A besoin d'eux, que la terre s'entr'ouvre!...
Mais non, jamais, car leur sang est glacé;
Leur fier courage appartient à l'histoire,
Notre avenir en est déshérité!
Pleurons, Français, pleurons tous la mémoire
De ces héros morts pour la liberté.

SKRZYNECKY.

Skrzynecky.

15 juillet 1831.

Houra! cria Diebitsch, Diebitsch Sabalkanski!
Ses bataillons nombreux se lèvent, lui répondent :
« Houra sur la Pologne! » y courent et s'y fondent
Au feu brûlant de Skrzynecky!

Skrzynecky ! le beau nom ! Lorsque viendra l'histoire
Dire à chaque pays, après cent ans passés :
« Quels sont vos hommes forts, vivans ou trépassés,
Dont il faut pour toujours conserver la mémoire ?

Parlez ! » Quand l'Angleterre aura nommé Byron ;
La Grèce, Canaris le brûleur ; quand l'Autriche,
Pauvre, se sera tu ; quand la France, si riche,
Aura nommé Napoléon ;

Quand le Portugal, quand l'Italie et la Prusse,
Comme la vieille Espagne auront baissé le front ;
Quand l'énorme Russie aura subi l'affront
De ne pouvoir citer un seul fameux nom russe ;

Passant les noms fameux de Poniatowski,
Chlopicki, Radziwill et brandissant sa lance,
La Pologne rompra cet ignoble silence
Avec le nom de Skrzynecky!

C'est qu'il est grand, aussi! c'est qu'il a l'âme forte,
Celui-là! savez-vous qu'il sabre joliment,
En un seul tour de main, un nombreux régiment
Bien équipé.... Le tout avec une cohorte!

Il ne lui manque rien à mon beau Skrzynecky;
Cerveau large et profond, vigueur, sang-froid, courage!
Il est si beau qu'il en a fait crever de rage
Diebitsch, Diebitsch Sabalkanski!

❀

Le Trône.

Le Trône.

Ah ! le trône, le ciel me préserve d'un trône !
Car je le maudirais ;
S'il me faisait tomber au front une couronne,
Ah ! je la briserais !

Etre roi! c'est le sort le plus cruel du monde
Dans ce temps; être grand!
J'aimerais cent fois mieux être un reptile immonde
Qu'on écrase en jurant,
Un chien de basse-cour, une bête de somme,
Un pauvre esclave noir
Qui travaille, travaille et que son maître assomme
Du matin jusqu'au soir!

Toujours être assailli par cette gent qui sue
A vous mordre le flanc,
Comme sur un malade une ignoble sangsue
Qui se gorge de sang!
Etre toujours trompé! n'avoir jamais affaire
Qu'au peuple des bureaux
Pourri dans les cartons et ne parler de guerre
Qu'à ces grands généraux

Bien pincés, galonnés, puant le musc et l'ambre,
Qui gagnèrent, je crois,
Pour avoir balayé quelque sale antichambre,
Leurs titres et leurs croix!
Et ne jamais serrer la forme musculeuse
Du bras qui sait frapper,
Et ne jamais serrer la main rude et calleuse
De qui ne sait ramper!
Ces sublimes soldats à la gloire sans taches,
Aux habits tout usés,
Ne pas les embrasser sur leurs vieilles moustaches,
Leurs fronts cicatrisés!

Encore, si voyant à plat dans la poussière
Un stupide animal
Qui porte ailleurs sa tête et si haute et si fière,
En ne rèvant qu'au mal,

Un roi pouvait se dire : « Au moins, celui-là m'aime,
Ah! j'ai de vrais amis! »
Mais il ne doit compter jusqu'en son palais même,
Rien que des ennemis !
L'homme qui flatte un roi, sitôt que ce roi tombe
Ou sitôt qu'il n'est plus,
Toujours est le premier à danser sur sa tombe,
A lui cracher dessus!

Ces vils courtisans, race infâme,
Lorsque, sur son lit de douleurs,
Un souverain va rendre l'âme,
Répandent des torrens de pleurs;
Ils pleurent tant qu'il vit encore,
Ils pleurent, car il peut guérir ;
Mais le roi vient-il à mourir,
Regardez comme se colore

Leur front qui pâlissait d'effroi;
Ils sèchent bien vite leurs larmes,
Criant avec le héraut d'armes :
« Le roi est mort; vive le roi! »

On est placé si haut quand on est sur le trône,
Si haut qu'on n'entend pas
Le râle des souffrans qui demandent l'aumône
Et se tordent en bas!
Du trône on ne voit plus le peuple, on est aveugle;
S'il y monte parfois
Un murmure confus de la foule qui beugle,
Revendiquant ses droits,
Et qu'on veuille savoir quels sont ces cris sinistres...
Quand le peuple périt,
Joyeux et bien repus, arrivent des ministres
Disant : « Le peuple rit. »

Mais le peuple se lasse un jour et dans sa rage,
Prend et pousse à la mer
Les rois qu'elle vomit sur un lointain rivage
Avec un flot amer!

LE PRISONNIER.

Le Prisonnier.

Ah ! ma vie est empoisonnée!
Pauvre prisonnier de la tour,
Depuis une bien longue année,
A grand' peine je vois le jour ;

Je dépéris, je me consume;
Au moins si j'avais une plume,
Un peu d'encre, un peu de papier,
J'oublierais ma douleur profonde,
J'écrirais, mais rien, rien au monde!
Plaignez le pauvre prisonnier.

J'ai six pieds carrés pour m'ébattre.
Les seuls témoins de tous mes maux
Sont deux lézards verts, trois ou quatre
Petits et chétifs passereaux
Dans les angles de ma croisée,
Une souris apprivoisée
Qui vient, chaque jour, mendier
Près de moi, couché sur la dalle,
Un peu de pain noir et d'eau sale...
Plaignez le pauvre prisonnier.

N'avoir personne pour entendre
Ses gémissemens de douleur !
N'avoir pas un cœur où répandre
Ce qu'on a de trop dans le cœur !
Pas un seul être qui vous nomme ;
Non, pas un seul : car est-ce un homme,
Cet inflexible et dur geôlier,
Ce spectre à la morne figure,
Qui me donne ma nourriture ?
Plaignez le pauvre prisonnier.

Tous les matins, à la même heure,
J'entends le bruit lourd de ses pas,
Il monte à ma triste demeure,
Mais ses yeux ne regardent pas,
Il ne dit pas une parole,
Pas un petit mot qui console ;

Il pose à terre son panier,
Prend le panier vide, l'emporte,
Remet les verroux de la porte.
Plaignez le pauvre prisonnier.

Être en prison, ce n'est pas être !
Obligé pour prendre un peu d'air,
De me pencher à la fenêtre,
Entre de gros barreaux de fer,
Si parfois j'entends dans la plaine
Le son d'une cloche lointaine,
Alors je me mets à prier,
A prier pour mon bon vieux père,
Ma bonne sœur, ma bonne mère...
Plaignez le pauvre prisonnier.

Si dans l'éther pur et limpide,
Je vois un beau nuage d'or,
Emporté par un vent rapide,
Glisser du midi vers le nord,
Alors je dis au beau nuage :
« Tu vas passer sur mon village,
Quand tu seras au marronnier...
Oh ! ne va pas si vite! Écoute... »
Mais le nuage suit sa route.
Plaignez le pauvre prisonnier.

Si dans l'éther pur et limpide,
Je vois un nuage arrondi,
Emporté par un vent rapide,
Glisser du nord vers le midi,
Alors je dis au beau nuage :
« Tu viens de passer au village...

Mon père, tu sais, le fermier...
Oh! ne vas pas si vite! Écoute... »
Mais le nuage suit sa route.
Plaignez le pauvre prisonnier.

En rêve j'ai cru voir mon père,
Courbé sous un brûlant soleil,
Remuer, remuer la terre,
Et je me suis dit au réveil :
« Mon père est bien vieux, sans relâche
Il travaille, il remplit sa tâche,
Il travaille le jour entier,
Quand moi, si jeune, je me glace,
Je ne peux pas prendre sa place. »
Plaignez le pauvre prisonnier.

Et ma belle brune Julie,
Un instant je voudrais la voir;
Déjà peut-être elle m'oublie,
M'oublier! Je voudrais savoir
Si, quand arrive le dimanche,
Au bras d'un autre elle se penche
Pour walser près de l'amandier;
Je voudrais savoir si Julie
Est encore la plus jolie!
Plaignez le pauvre prisonnier.

Ah! si mon bras était capable
D'avoir un jour donné la mort,
Je me dirais: Je suis coupable...
Mais je n'ai pas un seul remord.
Si j'étais un voleur infâme...
Mais rien n'est plus pur que mon âme.

C'est parce que j'osais crier :
« Sois libre, ô ma chère patrie ! »
Qu'on m'a renfermé pour la vie.
Plaignez le pauvre prisonnier.

La mort! la mort! que ne vient-elle!
C'est là que tendent tous mes vœux;
Depuis bien long-temps je l'appelle,
Et toujours en vain. Malheureux!
A petit feu je me consume;
Au moins si j'avais une plume,
Un peu d'encre, un peu de papier,
J'oublierais ma douleur profonde,
J'écrirais, mais rien, rien au monde!
Plaignez le pauvre prisonnier.

❋

LES VIEUX.

Les Vieux.

L'HOMME.

De par Sainte-Hélène!
Le glaive de ce fourreau

Eût tranché sans peine
Un flocon de laine
Sur l'eau.

Maintenant la rouille
Le mange à mes yeux,
La poudre le souille
Comme une quenouille;
Pourquoi suis-je vieux?

Il coupait des têtes
Comme on coupe des épis;
Mais plus de conquêtes,
Plus de jours de fètes;
Tant pis!

Car devant ma porte
Quand passe un coursier
Qui, rapide, emporte
Un chef de cohorte
Tout couvert d'acier;

Quand je vois un masque
Placé sur un jeune front,
Si quelque bourrasque
Qui frappe le masque,
Le rompt;

Quand les cent timbales
Des fiers timbaliers
Font par intervalles

Bondir les cavales
Et les cavaliers,

Ou quand, belle et pure,
Au feu du soleil reluit
Une forte armure
Qu'un rauque murmure
Poursuit,

Je maudis mon âge,
Mon glaive et les cieux,
Criant avec rage :
« J'ai bien du courage :
Pourquoi suis-je vieux ? »

LA FEMME.

De par sainte Ursule!
Mes yeux auraient fait mourir
Et de la Vistule
A la Péninsule
Courir.

Maintenant je tremble,
J'ai barbe au menton,
Ma tête ressemble
Aux feuilles du tremble;
Pourquoi vieillit-on?

Je tournais des têtes
Comme on tourne des épis;

Mais plus de conquêtes,
Plus de jours de fêtes;
Tant pis!

Car devant ma porte
Quand passe gaîment
Une fille accorte
Qui, rapide, emporte
Le cœur d'un amant;

Quand je vois un masque
Placé sur un jeune front,
Si quelque bourrasque
S'échappant d'un casque
Le rompt;

Quand la ritournelle
Du ménétrier
Fait sous la tonnelle
Courir damoiselle
Et son cavalier ;

Ou quand, fraîche et pure,
Au feu du soleil reluit
Galante parure
Qu'un léger murmure
Poursuit,

Je maudis mon âge,
Mes yeux, mon bâton,
Criant avec rage :

« J'ai bien du courage,
Pourquoi vieillit-on? »

L'HOMME.

Autrefois tu me disais : « Charles,
Je sens mon cœur, lorsque tu parles,
Rebondir au son de ta voix :
Je rougis lorsque je te vois. »

LA FEMME.

Autrefois tu me disais : « Rose,
Chacun de tes regards arrose
Mon amour et le fait grandir,
L'arrose et le fait reverdir. »

L'HOMME.

Avec ton voile de dentelle
Jadis je te trouvais si belle!

LA FEMME.

Avec ton justaucorps de peau,
Jadis je te trouvais si beau!

L'HOMME.

Toujours tu me disais : Je t'aime.

LA FEMME.

Toujours tu répondais de même.

ENSEMBLE.

Maintenant, hélas! c'est pitié!
Notre amour est de l'amitié.

Maintenant, hélas! à la brune,
Aussitôt que paraît la lune,
Nous nous serrons un peu la main
En disant : Bonsoir... à demain.

*

A EUGÈNE ISABEY.

A Eugène Isabey.

Etre peintre ! ah ! c'est beau de l'être comme toi,
Isabey, de pouvoir dire : « Tout est à moi,
Il n'est dans l'univers rien qui ne m'appartienne,
Car la terre et ses fruits sont miens, la mer est mienne,

Je les prends quand je veux, je les porte où je veux,
Je suis le maître, enfin; tout va selon mes vœux;
Je peux faire à mon gré le ciel bleu, sans nuages,
Ou bien le faire sombre et terrible d'orages;
Je peux faire plier les chênes sous le vent,
Les courber jusqu'au sol et puis, les relevant,
Leur rendre d'un seul coup la sève de la vie,
Raviver le bois sec et mort, entrelacer
De gracieux berceaux, verts à donner envie
D'aller s'asseoir dessous, à l'ombre et de penser. »

Nous autres, voyons-nous du haut d'une montagne
La mer énorme, auprès une riche campagne,
Des rochers surplombés où se brisent les flots,
Un brick léger qui file aux chants des matelots,
Les restes rembrunis d'une tour qui s'écroule,
Les bois où les bergers se mettent à couvert,

Et dans la plaine un beau fleuve qui se déroule,
Comme un galon d'argent sur un grand manteau vert,
Alors nous admirons, immobiles d'extase;
Notre admiration ne produit qu'une phrase
Pâle et vide de sens, mais toi : « Cela me plaît, »
Dis-tu, « je veux l'avoir. » Pas plus tôt dit que fait,
Tu le voles; après quelques longues années.....
Non, pas autant.... après quelques brèves journées,
Quand nous ne conservons qu'un vague souvenir,
Chez toi tu nous dis de venir.
Les bras nous tombent de surprise
Et de crainte d'une méprise,
Nous regardons le plafond, le parquet,
Pour bien nous assurer, revoyant la campagne,
La mer, le brick, la tour, le fleuve et le bosquet,
Que nous ne sommes plus sur la haute montagne!

Nous autres, voyons-nous une femme à l'œil noir
Paraître ravissante à son balcon le soir,
Avec de longs cheveux sur son cou blanc d'albâtre,
La voyons-nous au bal sauter vive et folâtre,
La voyons-nous s'asseoir et s'essuyer le front
Comme un cygne coquet qui vient de faire un rond,
Se repose au soleil, s'épanouit, se penche
Et pour se caresser étend son aile blanche,
Alors nous admirons, ivres de volupté,
Nous nous gravons au cœur l'ineffable beauté
De son bras, de son front, puis, quand le bal s'achève,
Nous partons, et la nuit nous la voyons en rève :
Mais quand le jour se glisse aux fentes des volets,
Plus de femmes pour nous, comme des feux follets
Par une nuit d'automne, elle s'est envolée,
Nous maudissons le jour et nous cherchons en vain
Dans notre pauvre tête ardente et désolée
A ressaisir ses traits, son sourire divin....

Plus de rêves d'amour, de bal, de sérénade,
Tout a fui.... Par hasard dans une promenade
Si nous l'apercevons, nous volons sur ses pas,
Mais son voile est baissé, nous ne la voyons pas.
Et que t'importe à toi qu'elle baisse son voile?
Ton magique peinceau l'a mise sur la toile...
Quand, pour la retrouver, nos soins sont superflus,
Elle est dans ton alcôve et n'en sortira plus.
Tu rêves d'elle aussi... Quand le soleil se lève
Tu n'es pas obligé d'abandonner ton rêve;
Elie est là, devant toi, son regard sur le tien,
C'est ta femme, en un mot; dans un long entretien.
Tête-à-tête, d'amour tu lui parles sans doute,
Elle ne rougit pas, toujours elle t'écoute,
Toujours elle sourit à ce que tu lui dis,
Ses traits si purs jamais ne seront enlaidis
Par le temps; oui, toujours elle sera de même;
Tu l'as faite si belle, avec de si doux yeux,

Que, brûlé de désirs, quand tu lui dis. « Je t'aime, »
On croirait qu'elle dit : Tant mieux.

Lorsque le vieil hiver attriste la nature
Et qu'il ensevelit, comme une vierge pure,
La terre, tout en blanc, lorsque l'eau se durcit,
Que le ciel rarement se voile et s'obscurcit,
Sinon pour nous lancer une froide mitraille,
Toi, dans ton atelier, peintre, de temps en temps
Tu promènes les yeux au long de la muraille,
Si tu veux respirer l'haleine du printemps.
Lorsque la terre a soif, tu vois rebondir l'onde
En flots majestueux sur des champs qu'elle inonde ;
Lorsqu'on grille au dehors, étouffé de chaleur,
Que les jeunes moissons meurent de sécheresse,
Devant la toile enchanteresse
Tu sens une douce fraîcheur.

Aussi, c'est peint à s'y méprendre!
Sur tes arbres on croit entendre
Gazouiller de gentils oiseaux,
Et ton onde calme ou ridée
M'a bien souvent donné l'idée
De me baigner dans tes tableaux.



Trois jours de Juillet 1830.

Trois jours de juillet 1830.

10 août 1830.

Souvent on nous disait : (on ne le dira plus)
« Les cœurs des vieux Français que sont-ils devenus?
» Ces cœurs libres et fiers dont la France s'honore,
» Intrépides enfans du drapeau tricolore,

26

» Fermes, braves et bons, ces soldats d'autrefois;
» Le fils dégénéré ne vaut pas son vieux père. »
Ne parlez pas si haut! Le lion dort parfois;
Vous le réveillerez. Une ignoble vipère
Aperçoit-elle, après la chaleur de midi,
Encore haletant d'une course sanglante,
Un lion vigoureux qui repose, engourdi,
Elle peut se traîner, livide et dégoûtante,
Autour de lui, siffler, lui lancer son venin;
L'animal généreux regarde de ce nain
Les efforts impuissans; il détourne la tête
D'un semblable ennemi; mais si l'affreuse bête,
Pensant dans son orgueil faire peur au lion,
Vient le mordre, il s'élance, écume de colère,
Et la met en morceaux pour sa présomption!...
Le peuple est le lion et Capet la vipère.

D'injustice et de cruauté
On n'accusera pas la France;
Qu'elle a montré de loyauté,
De courage et de patience!
Qu'elle était calme en sa douleur,
Qu'elle est juste dans sa fureur!
Depuis long-temps on le déteste,
Ce Charles Dix le Bien-aimé;
Tout Français, à ce nom funeste
De courroux se sent enflammé.
Eh bien! chacun dans le silence
Déplorait le commun malheur;
Personne ne criait : Vengeance!
Chacun la portait dans son cœur!
Mais il a violé la charte;
Puisque les traités sont rompus,
Le cri public a dit : « Qu'il parte!
Qu'il parte! et ne revienne plus! »

Courbez-vous, peuples de la terre,
Courbez la tête devant nous,
Abaissez-vous dans la poussière,
Car nous sommes plus grands que vous!
Repassez tous les temps, feuilletez les histoires
Des Grecs, de ces Romains surchargés de laurier,
Vous ne trouverez rien, dans toutes leurs victoires,
D'aussi beau que l'élan d'un peuple fait guerrier,
Qui se lève et, bravant le fer et la mitraille,
Les lances, les fusils, les foudres de bataille,
Ce zèle des soldats, à prix d'or acheté,
S'en va dire à son roi : « Rends-moi ma liberté!
» Rends-la-moi, c'est mon bien, ou je vais la reprendre. »
Le roi ne la rend pas, le peuple la reprend.
On dit que l'étranger doit venir le défendre,
Ce tigre bon chrétien; qu'il arrive! on l'attend.

Ceux qui ne l'ont pas vu refuseront d'y croire.
Non, de ces trois grands jours jamais un seul instant
Ne pourra désormais sortir de ma mémoire.
En trois jours, rien que trois, le roi le plus puissant,
Un homme qui pouvait bouleverser le monde,
Fut culbuté, chassé, honni de tous; sur l'onde,
Ballotté par les flots, il partit, sans savoir
Quel pays dans son sein voudrait le recevoir.
Et chacun de ces jours n'eut pas plus de douze heures!
On nous dit qu'à présent, pauvre Capet, tu pleures...
Va faire ton salut! communier souvent,
Te confesser, mourir dans le fond d'un couvent!

Paris était tranquille : ouverts à l'espérance,
Nos cœurs entrevoyaient un meilleur avenir ;
Nous pensions que le vœu, que le cri de la France,
Répété tant de fois, aurait fait revenir

D'un long égarement, d'une erreur si fatale,
Un roi faible, entouré d'une cour monacale,
Des perfides conseils de ministres affreux,
Qui voulaient en tombant l'entraîner avec eux.....
Hélas ! nous espérions en vain ; le roi lui même
Le veut, et foudroyant, ainsi qu'un anathème,
De Saint-Cloud sur Paris lance le Moniteur.
Alors tout se revêt d'une sombre couleur,
On ferme les maisons et l'on sort tête basse,
L'œil morne et le pied lent, on circule, on s'amasse,
On ne se connaît pas, on se presse la main,
Et, sans ouvrir la bouche, on se dit : A demain !

Personne n'y manqua. Les uns, tristes et sombres,
Ont vu toute la nuit passer, comme des ombres,
Muets comme la mort, des hommes, des chevaux,
Des bataillons entiers, blancs comme leurs drapeaux.

— Déjà les étrangers menacent nos frontières,
Dit celui-ci. — Déjà l'on cerne les barrières,
Dit un autre. — Bientôt nous serons poursuivis
Par la faim et le feu. Les routes sont coupées. —
Chacun parle, chacun apporte son avis;
Les plus sages de tous apportent leurs épées!
Ils en auront besoin! A peine fait-il jour,
Et l'on est rassemblé dans chaque carrefour
En grand nombre; partout des visages sinistres;
On murmure tout haut les noms des sept ministres;
Un million de voix s'élève, transporté,
Qui leur vote la mort à l'unanimité!
« Mort! mort à Polignac, Chantelauze, Ranville,
A Peyronnet, d'Haussez!! » Et par toute la ville
On n'entend que sanglots, que pleurs et cris. «Demain,
Nos femmes, nos enfans et nous, nous aurons faim!
— Ah! mort à Polignac, c'est lui qui nous immole!
— Le pain que nous mangions, c'est lui qui nous le vole!

—Qu'on nous donne du pain ! » Personne ne répond.
Le peuple veut du pain, que reçoit-il? du plomb!
Et ce n'est pas assez; de stupides gendarmes
Surgissent de partout, ils viennent se ruer,
Comme autant de bourreaux, sur la foule sans armes
Et, le sabre à la main, frapper, couper, tuer!
On a vu des chevaux reculer d'épouvante,
Se cabrer, pour ne pas abîmer sous leurs pieds
Un malheureux vieillard, une femme expirante,
Et les féroces cavaliers,
Hommes de meurtre et de carnage,
On les vit écumans de rage,
L'éperon humide de sang,
Pousser ces chevaux dans le rang,
Et rire, fracassant un crâne
Entre le fer et le pavé!
Ah! que le ciel juste les damne,
Que chacun d'eux soit réprouvé!

Mais comment se défendre? O désespoir! ô rage!
Ils ont du fer, du plomb, nous n'avons que nos bras.
Eh bien! ferme! frappez, ne perdez point courage,
Frappez, et de frapper ne vous fatiguez pas;
Montez dans les maisons, jetez par les fenêtres,
Tout, vos meubles, vos lits, exterminez les traîtres,
Les traîtres aujourd'hui ne quittent pas les rangs,
Respectez les fuyards, les fuyards seuls sont grands!
Gare aux soldats! Il pleut des tuiles, de la pierre;
Ils ont à soutenir un formidable assaut;
S'ils regardent en haut on les frappe de terre,
S'ils regardent à terre on les frappe d'en haut,
Tous sont là pour frapper: l'homme, l'enfant, la femme,
Sur les rangs étonnés font crouler leur maison;
Moi, j'ai vu de mes yeux plus d'une belle dame,
Comme la veille au soir paraître à son balcon,
Pousser élégamment d'une main délicate,
Un énorme pavé sale qui sur-le-champ

Tombe et se fait un trou dans la ligne écarlate.
La nuit vient, tout se tait ; Paris est comme un camp,
Alors que le soldat, revenu sous sa tente,
Se couche, fatigué d'avoir trempé sa main
Dans le sang, et s'endort, tranquille, dans l'attente
Des batailles du lendemain.

Tout dort à Paris ; on dort vite
En présence de l'ennemi ;
La nuit meurt, le jour ressuscite,
Personne n'est plus endormi ;
Toute la ville est en alarmes,
Le peuple court, cherche des armes,
Fond du plomb à tous les fourneaux,
Dépouille tous les arsenaux,
Jusqu'à ces antiques musées,
Où les piques de nos aïeux,

Leurs cuirasses cicatrisées,
Les vieilles armures des preux,
Debout le long de la muraille,
Semblent encor, comme autrefois,
Pour les combats et les tournois,
Des guerriers rangés en bataille.
C'est là que l'ardent ouvrier
Se couvre le chef du cimier
De quelque ancien duc de Bretagne,
Ceint le glaive de Charlemagne;
Tout disparaît au même instant,
Du farouche et cruel Tristant
Du grand-prevôt de Louis-Onze,
On prend la cuirasse de bronze,
Pour courir sus à Polignac
Dans sa lâche et honteuse fuite,
Et le poignard de Ravaillac
Pour frapper le cœur d'un jésuite.

Déjà les deux partis sont debout, prêts. Du nôtre,
C'est le peuple, savoir : ouvriers, écoliers,
Avec de vieux fusils, des bâtons, et de l'autre,
Grenadiers, cuirassiers, lanciers et canonniers,
La lance au poing, mèche allumée,
C'est une formidable armée.

Il semble, en regardant ces escadrons nombreux,
Que le peuple est un fou de vouloir se défendre...
« Ils sont plus forts que nous, soyons plus braves qu'eux !
En avant! » Et sans plus attendre,
On se livre partout de meurtriers combats,
Feu sur feu, fer sur fer, le peuple et les soldats;
On se presse en foule
Devant le trépas;
C'est un flot qui roule
Avec grand fracas;

On court, on s'agite,
Au bruit des canons,
On se précipite
Sur les bataillons;
Le peuple se raille
Et de leur mitraille,
Et de leurs boulets;
Avec des mousquets,
De vieux fers de lance,
Terrible, il s'élance,
Et, sous ses efforts,
Sous les hallebardes,
Gendarmes et gardes,
Tombent raide morts!
Les toits qui s'écroulent
Ecrasent les rangs,
Les feux roulans roulent
Sur les combattans,

Et la fusillade
De la barricade
Vive, leur répond
Par des flots de plomb!
On massacre, on tue;
Au son du tambour
La ville remue;
Dans la haute tour
Le tocsin bourdonne,
Et du grand Paris
On dirait qu'il sonne
Le DE PROFUNDIS!

Oui, l'airain qui gronde,
Les pleurs et les cris,
Annoncent au monde
La mort de Paris;

Mais l'airain qui gronde ,
Les chants et les cris ,
Annoncent au monde ,
Un autre Paris !
Quand elle est venue ,
L'heure de la mort,
Le Phénix se tue ,
Pour renaître fort !

Jusques au soir bien tard a duré la bataille.
En écoutant de loin retentir le canon ,
Les ministres , les grands disaient : « Cette canaille
Nous donne bien du mal ; canaille ! c'est leur nom.
Quand tout sera fini , le reste nous regarde !
Demain sans plus tarder... (le succès est certain

Avec tant de soldats?) » Messeigneurs, prenez garde!
Cette canaille-là vous chassera demain!
Et devant nos bâtons, nos fourches et nos lances,
On a vu le jeudi s'enfuir leurs excellences.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PUBLICATION NOUVELLE DE LA LIBRAIRIE PAULIN,
Place de la Bourse.

RAISON, FOLIE,

PETIT COURS DE MORALE MIS A LA PORTÉE DES VIEUX ENFANS;

PAR P. E. LEMONTEY,

De l'Académie française.

Deux volumes in-8. Prix 14 francs.

Ouvrages du même Auteur.

OEUVRES COMPLÈTES de Lemontey. Sept vol. in-8. [illegible]5 fr.

HISTOIRE CRITIQUE de la Régence et de la minorité de Louis XV, jusqu'au ministère du cardinal de Fleury, précédée de l'*Essai sur la Monarchie de Louis XIV*, en forme d'introduction, et accompagnée de pièces justificatives très-curieuses, extraites pour la première fois des archives. 3 vol. in-8. 21 fr.

LE MÊME OUVRAGE, sans l'introduction, pour ceux qui possèdent la première édition des Œuvres complètes en cinq volumes in-8, ou l'édition de l'*Essai sur la Monarchie de Louis XIV*, publiée en 1818 par M. Déterville. Deux volumes in-8. Prix. 14 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON.

